

De Bigault

Bjoernstjerne Bjoernso

U d' / of Ottawa



39003002821873

T
40
P65
33
910



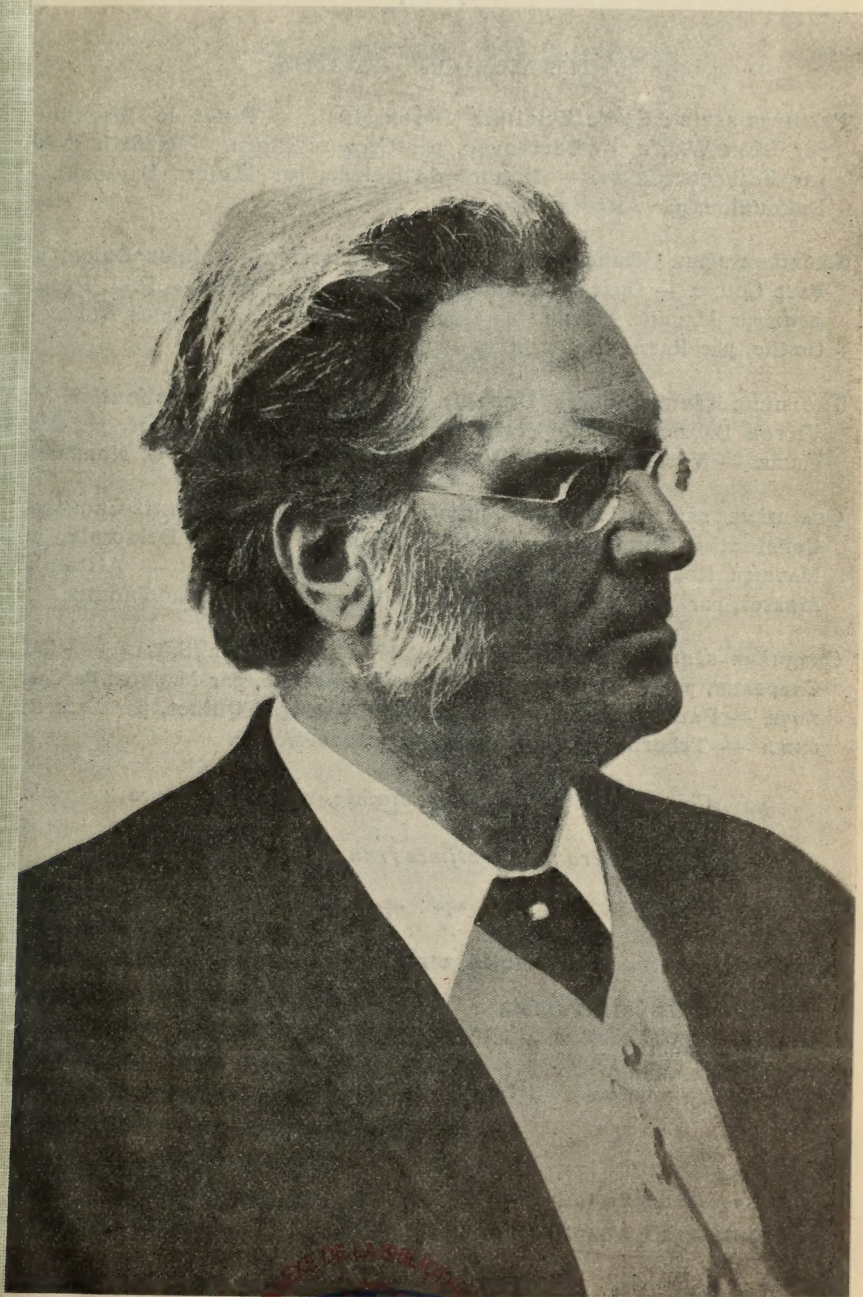
6^e ser.
IÈME ANNÉE. — N° 33

15 Juillet 1910 ==

Portraits d'Hier

Bjørnstjerne Bjørnson

par MAURICE DE BIGAULT



25 CENTIMES

Études sur la Vie, les Œuvres et l'Influence des Grands Morts de notre temps

Publication bi-mensuelle illustrée : le 1^{er} et le 15 de chaque mois



PREMIÈRE SÉRIE : **Emile Zola**, par VICTOR MÉRIC. — **Puvis de Chavannes**, par LÉON WERTH. — **Beethoven**, par GEORGES PIOCH. — **Henrik Ibsen**, par FRANÇOIS CRUCY. — **Honoré de Balzac**, par MANUEL DEVALDÈS. — **Bakounine**, par AMÉDÉE DUNOIS.

DEUXIÈME SÉRIE : **Baudelaire**, par GASTON SYFFERT. — **Jules Dalou**, par PAUL CORNU. — **Gustave Flaubert**, par HENRI BACHELIN. — **P.-J. Proudhon**, par MAURICE HARMEL. — **Gustave Courbet**, par MAURICE ROBIN. — **Goethe**, par RAYMOND DARSILES.

TROISIÈME SÉRIE : **Pierre Dupont**, par G. CLOUZET. — **Pelloutier**, par VICTOR DAVE. — **A. de Vigny**, par HAE RYNER — **Michelet**, par ELIE FAURE. — **Verlaine**, par A. WASEIGE. — **Léon Cladel**, par G. NORMANDY.

QUATRIÈME SÉRIE : **Edouard Manet**, par CAMILLE DE SAINTE-CROIX. — **Constantin Meunier**, par M.-C. POINSOT. — **Eugène Delacroix**, par MAURICE ROBIN. — **Clovis Hugues**, par GUSTAVE KAHN — **Alfred de Musset**, par PAUL PELTIER. — **Richard Wagner**, par G. PROD'HOMME.

CINQUIÈME SÉRIE : **Villiers-de-l'Isle-Adam**, par VICTOR SNELL. — **J.-B. Carpeaux**, par FLORIAN PARMENTIER. — **Edgar Poe**, par MAURICE DE CASANOVE. — **Paul Cézanne**, par ELIE FAURE. — **Edgar Quinet**, par ELIE RÉGNIER. — **Tchernichevsky**, par VERA STARKOFF.

Chaque série coquettement brochée, 1 fr. 50, franco

Chaque numéro : 25 centimes franco — Etranger : 0.30



FRANCE, ALGÉRIE, TUNISIE		ÉTRANGER & AUTRES COLONIES	
Un an (24 numéros)....	6 fr. >	Un an.....	8 fr.
Six mois (12 numéros)..	3 fr. >	Six mois.....	4 fr.
Trois mois (6 numéros).	1 fr. 50	Trois mois.....	2 fr.

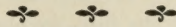


o Adresser tout ce qui concerne "Portraits d'Hier" o

à H. FABRE, 20, Rue du Louvre, et 131, Rue Saint-Honoré — PARIS (1^{er}).



Bjørnstjerne Bjørnson



La petite paroisse de Kvine, dans le Dovre-Fjeld, où naquit, le 8 décembre 1832, Bjørnstjerne-Bjørnson (1), est située dans un lieu élevé, sur les pentes abruptes d'une de ces montagnes norvégiennes dont les cimes sont perpétuellement tachetées de neige et que séparent des gorges profondes.

Le Dovre-Fjeld ou plateau de Dovre, a écrit un géographe (2), est un des sites les plus imposants du pays. Grâce à son élévation au-dessus du niveau de la mer, en pleine Norvège civilisée, il revêt les aspects des grands fjelds de la Laponie. C'est un vaste plateau ondulé, tout bossué de roches grisâtres, occupant le fond d'un large amphithéâtre de hauteurs rocheuses. Sur un fond de lichen jaunâtre se détachent des plaques de verdure formées par des saules aux feuilles bleuâtres, des genévriers nains à la teinte noirâtre; des lambeaux rabougris, tordus par le vent, étalent par-dessus leur feuillage grêle...

Le père de Bjørnson était pasteur et la famille logeait, plus haut encore sur la montagne, dans une ferme solitaire qu'encadraient quelques sapins souffreteux couverts de lichen.

Bjørnson a raconté lui-même (3) que l'hiver était terriblement hâtif dans ce pays. Le froid était tel qu'en posant seulement les doigts sur les ferrures des portes, on éprouvait une douleur cuisante. La neige montait souvent jusqu'au second étage de la ferme et, partout où les regards s'étendaient, c'était à l'infini une mer immobile et blanche. Le pasteur, bien que bâti en hercule et élevé sur le rivage des fjords, était obligé, pour sortir, de couvrir son visage d'un masque. Les visiteurs étaient rares; parfois, du Nord, des Lapons ou des Finnois, dans leurs traîneaux attelés de rennes, venaient vendre à la maison des quartiers de venaison et de viande gelée.

(1) Bjørnstjerne signifie *l'étoile d'ours* et Bjørnson veut dire *filz d'ours*.

(2) *A travers la Norvège*, par L. MARCOT.

(3) Dans un conte: *Blakken* (Histoire d'un cheval).

Les habitants de la paroisse étaient rudes et grossiers et renommés pour leur sauvagerie. Le dernier prêtre, qui n'allait à l'église qu'armé de ses pistolets et dont la demeure fut, plus d'une fois, pillée, en son absence, s'était enfui de Kvine et avait refusé énergiquement d'y retourner. C'est alors que fut désigné le père de Bjoernson, « car, dit son fils, on le savait capable de conduire un bateau dans la tempête ». Le pasteur sut, en effet, mener sa barque et, lorsque, à son arrivée, le géant de la paroisse se présenta devant lui pour apprendre les façons du pays au prêtre récalcitrant, celui-ci lui fit descendre, la tête la première, l'escalier du bureau qui, ayant été lavé, était couvert de glace. « Le géant, dit l'écrivain, ramassa ses membres épars et franchit le seuil en quatre bonds, »

Dès lors on eut la paix, une paix relative sans doute, car dans ce pays la force en imposait plus que les paroles les plus persuasives.

Au milieu de cette nature âpre, parmi ces paysans grossiers et dans l'isolement le plus complet, Bjoernson vécut les six premières années de sa jeunesse. Ses seuls compagnons furent des animaux : un cheval, « Blakken », un petit chien, un chat et un cochon.

« Notre temps était bien employé, écrivait-il, nous en passions la plus grande partie à dormir ensemble. Je donnais à ces compagnons tout ce que je possédais moi-même et je portais ma cuiller d'argent au cochon pour qu'il mangeât proprement, mais, un jour, il avala la cuiller. Quand j'accompagnais mes parents dans leurs visites aux gens de la vallée, le chien, le chat et le cochon venaient avec nous. Les deux premiers montaient dans le bac pour traverser la rivière, mais le cochon regimbait, grognait, puis se décidait à se mettre à la nage. Après qu'on nous eut régalez chacun selon nos goûts, nous revenions le soir de la même façon. »

Les impressions de la première enfance restèrent éternellement gravées dans l'esprit de l'écrivain. Une de ses plus charmantes ballades exprime bien, en même temps que l'aspect désolé de cette nature norvégienne, la tristesse de l'âme solitaire :

« Ah ! ne passerai-je jamais, jamais — Par delà les roches hautes ? — Ce mur de pierre m'épouvante — Doit-il rester jusqu'à ma mort — Peser sur ma vie comme un sépulcre — Enchaîner à jamais mes bras et ma volonté ? »

« Non ! des ailes ! je veux partir ! loin... loin ! — Par delà les roches hautes ! — Ici les jours rampent comme un fantôme et m'étreignent le cœur — Mon cœur est cependant jeune, fort et hardi — J'ai soif d'escalader ces cîmes lumineuses — Dussè-je me briser le corps à leurs pieds ! »

En 1838, le pasteur fut appelé à la cure de Næsset, dans le Romsdal, une des vallées les plus luxuriantes de la Norvège. « Ce

fut un jour surprenant, écrit Bjørnson, que celui où nous partîmes, nous, les enfants et notre bonne, dans une petite maison construite sur un traîneau où ni la neige ni le vent ne pouvait nous atteindre; mon père et ma mère allaient en avant sur un traîneau plus large. Je ne peux pas dire que j'ai été extrêmement affligé, car je n'avais que six ans et je savais qu'à mon arrivée m'attendaient un chapeau, un habit et des culottes que l'on m'avait achetés à Trondhiem, et puis j'allais voir la mer! Et de plus nous emmenions Blakken, notre cheval. »

Le presbytère de Næsset s'élevait dans une situation magnifique, dominant deux fjords qui se joignaient à ses pieds, en face d'une cascade, et surplombant de vastes prairies dans le fond de la vallée.

« Le soir, dit Bjørnson, je regardais le soleil jouer sur la montagne et sur le fjord jusqu'au point de verser des larmes comme si j'avais fait quelque chose de mal. Le jour, sur mes patins, parcourant l'une ou l'autre vallée, je m'arrêtais comme enchanté d'une beauté, d'un désir incompréhensible tel que, par delà la plus grande joie, je ressentais la plus grande peine et la plus grande angoisse. »

Trois ans plus tard, Bjørnson alla à l'école de la ville voisine de Molde. Il se montra assez peu attentif aux enseignements de ses maîtres, car le système d'éducation alors en vigueur répugnait à son tempérament indépendant. De plus, son esprit, qui avait mûri plus vite que celui de ses camarades dans la solitude, et son âme un peu inquiète et rêveuse le disposaient mal à s'accommoder de la turbulence de ses jeunes condisciples.

Mais ce séjour dans cette belle contrée — un coin des Apennins, poussé en pleine Norvège, dit Reclus, avec des églises hérissées de coupoles, de tourelles, de clochetons, de croix rappelant les temples du Thibet — fit une profonde impression sur le jeune homme qui n'avait jusqu'alors connu que le pays âpre et froid des montagnes de Kvine.

*
* *

A dix-sept ans, en 1849, il part préparer ses examens d'étudiant à l'université de Christiania. La capitale était alors le centre d'une vie littéraire extrêmement animée. Les écrivains norvégiens, influencés par la littérature française et danoise, avaient jusqu'alors produit presque exclusivement des œuvres romantiques. Un grand mouvement se dessinait pour réagir contre cette imitation étrangère et pour faire revivre les vieilles légendes et les contes populaires de l'Islande et de la Norvège, en puisant aux sources héroïques de la vie nationale.

Bjœrnson, en 1852, devint étudiant. Il s'était lié d'amitié avec Ibsen, avec le poète Vinje, avec l'historien Sars et avec le romancier Jonas Lie. Il a tracé de trois de ses amis le portrait suivant : « De haute taille, grandi trop hâtivement, Aasmund Olavsen Vinje était assis au dernier rang, rêvant et méditant en lui-même. — Maigre et l'esprit attentif, les yeux couleur de marbre, avec une barbe noire comme le jais, tel était Ibsen. — Moi, le plus jeune de ce groupe, j'attendais pour prendre une décision, lorsqu'à Noël, la nouvelle génération fit son apparition en la personne de Jonas Lie. »

Le jeune homme s'intéressait surtout au théâtre. Il écrivit un drame qu'il présenta au directeur du théâtre de Christiania. Mais, soit qu'il jugât, dans la suite, son œuvre trop insuffisante, soit que le directeur, effrayé par la nouveauté de cette pièce, ne la reçut point, le drame ne fut point joué. Bjœrnson devait plus tard reprendre le même sujet dans les *Nouveaux Mariés*.

Il composa alors quelques nouvelles : *Trond, Une Demande en mariage dangereuse, l'Ours chasseur* (1856-1857). Il publia des critiques dramatiques dans plusieurs journaux de la ville.

Ses premiers travaux sont empruntés à la vie des paysans norvégiens. Bien que ses contes soient composés en danois (qui était alors la langue parlée en Norvège, à laquelle s'ajoutaient quelques expressions locales), ils contiennent des quantités de termes employés seulement dans certaines villes du Nord et dans les îles. Ainsi, sa première nouvelle, *Trond*, est presque entièrement écrite en « landsmaal », langue populaire qu'Ibsen, dans son drame, *Peer Gynt*, appelle ce « baragouinage de singe ».

En 1856, il accompagne ses camarades à la fête de fraternité des étudiants à Upsal. Les impressions de cette fête, a-t-il dit, lui donnèrent clairement conscience de sa vocation poétique. Aussi, après un séjour de quelques mois à Upsal, il rentre à Christiania et écrit en quatorze jours un drame en un acte, *Au milieu des Batailles*. L'action de cette pièce se passait au XII^e siècle, temps héroïque de la Norvège où le mythe se mêle à l'histoire. Cette œuvre n'est guère qu'une exquise et manque d'unité et de cohésion, mais elle est pleine de vie et d'une exquise fraîcheur de sentiments.

Son premier roman villageois, *Synnæve Solbakken*, paru en 1857, eut un succès retentissant : dix éditions s'enlevèrent et il fut traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Bjœrnson était devenu célèbre. Les deux romans qu'il écrivit les années suivantes, *Arne* et *Un Joyeux Garçon*, ne furent pas moins bien accueillis.

Ces romans champêtres, qui peuvent être certainement comptés, au nombre des meilleures productions de Bjœrnson, sont une image fidèle et poétique du caractère national et de la vie du peuple des

montagnes et des fjords. Ils expriment vigoureusement ce mélange d'énergie virile, de rêverie sombre et d'âpreté sauvage qui constitue l'âme scandinave.

Après un séjour d'un an à Copenhague, il revient en Norvège et succède à son ami Ibsen (de 1857 à 1859) dans la direction artistique du théâtre de Bergen. Il y passe là deux années de mortel ennui, car la ville est toujours sous la pluie. Il y écrit une tragédie en trois actes, *Hulda la Boîteuse* (1858). Ce drame en vers est loin d'être un chef-d'œuvre, cependant il renferme des scènes d'une grandeur tragique. Hulda, sorte de Médée scandinave, est une figure remarquable, et la passion violente de cette femme pour un autre homme que son mari et qui lui fait assassiner sa famille entière pour atteindre son bonheur, est exprimée en des scènes qui rappellent parfois Racine.

A Christiania, il se lance dans le journalisme de combat. Il dirige un petit journal, *La Feuille du Soir*, qui sous son impulsion et grâce à sa collaboration active, devient bientôt un organe très répandu. Avec son tempérament belliqueux et sa courageuse sincérité, Bjørnson dirige une polémique âpre contre le directeur du théâtre de Christiania, qui venait de refuser *Les Guerriers de Helgeland* d'Ibsen. Il demande une réforme du théâtre, et que celui-ci soit dirigé par un norvégien, avec des acteurs norvégiens, et que des pièces norvégiennes y soient jouées.

Ibsen envoya quelques articles à *La Feuille du Soir*, mais c'était la signature de Bjørnson (il signait de son nom ou encore d'un pseudonyme Botten-Hansen) qui terminait presque chaque article. On y bataillait aussi pour l'art de la nouvelle école, c'est-à-dire contre la vieille peinture et en faveur de la peinture impressionniste.

De ces bons combats devait sortir, le 22 novembre 1859, « La Société Norvégienne », association qui avait pour but la défense de l'art et de la littérature du pays. Bjørnson en était le président, Ibsen, le vice-président. Aux élections générales qui eurent lieu en 1860, le parti national triompha ; le directeur et les acteurs danois quittèrent le théâtre, mais Ibsen s'étant retiré de la lutte, « La Société Norvégienne » cessa d'exister, et *La Feuille du Soir* dont se désintéressa Bjørnson devint bientôt le journal officiel du nouveau parti.

*
* *

L'ardeur des polémiques avait suscité de nombreux ennemis au journaliste, aussi celui-ci jugea-t-il prudent de s'éloigner de Christiania. Le parti national, pour lui prouver sa reconnaissance, lui procura les subsides nécessaires pour entreprendre un voyage à l'étranger.

Bjœrnson partit aussitôt pour Rome. C'est à Rome, en 1861, qu'il écrivit cette grandiose trilogie du roi Sigurd : *Sigurd Slembe*.

Cette œuvre, divisée en trois parties : « La fuite de Sigurd », prologue en un acte ; « Sigurd à l'Etranger », pièce en trois actes et « Le retour de Sigurd dans sa patrie », drame en cinq actes, retrace la vie d'un homme qui, né pour régner et faire le bonheur de son peuple, se voit contraint, par la puissance des circonstances et par ses propres fautes, de déchaîner la guerre civile et d'appeler à son secours les ennemis de sa patrie ; ce n'est qu'à la fin qu'il atteindra le but de toute sa vie : le bonheur de la Norvège, car sa mort volontaire mettra fin à l'anarchie qu'il avait lui-même déchainée sur son pays.

Ces deux longues pièces, précédées d'un prologue dramatique, s'accommodeaient très difficilement à la scène. Elles furent cependant représentées, il y a quelques années, et obtinrent à Christiania un succès considérable. Lorsque l'ouvrage parut en librairie, ce fut un événement en Norvège. Le gouvernement dota richement l'auteur, en lui accordant une pension de 2.250 francs, et en 1865 la direction du théâtre de Christiania lui fut confiée.

Bjœrnson continua d'écrire des drames historiques ; il avait fait paraître *Le roi Sverre*, composé à Rome, mais qui ne fut jamais réimprimé ; cette pièce est, avec *Sigurd le Croisé*, parue en 1872, une des œuvres les plus faibles du grand écrivain.

Il devait prendre sa revanche avec *Marie Stuart en Ecosse*. Cette noble tragédie qui déborde de vie dramatique, est restée la plus populaire des pièces de la scène norvégienne. L'auteur a idéalisé la femme, la représentant comme chaste et inconsciemment cruelle et frivole ; tandis que la *Marie Stuart* de Schiller est seulement une victime de la fatalité, celle de Bjœrnson est une figure autrement tragique. Brandès critique cette pièce et dit que tous les personnages sont des psychologues qui s'étudient les uns les autres et font des expériences sur eux-mêmes.

Sa petite pièce *Les Nouveaux Mariés*, parue en 1865, est un premier essai de drame bourgeois. Pour la première fois, l'écrivain aborde la comédie de mœurs modernes.

L'administration du théâtre de Christiania (depuis le 1^{er} janvier 1865, il en était le régisseur scénique et artistique) ; sa collaboration à un nouveau journal, le *Norsk Folkeblad*, dont il devint propriétaire en 1869 ; les conférences qu'il fit dans plusieurs villes de Norvège et de Suède en 1871 absorbèrent toute son activité.

Il avait seulement écrit, en 1868, la *Fille de la Pêcheuse*, un roman révolutionnaire. Ainsi que l'observe un critique, le mérite de ce roman est d'être neuf : neuf d'idées, neuf de détails psychologiques, mais il

manque de proportions et renferme d'ennuyeuses inutilités, comme la discussion sur cette question : Est-il admissible qu'une personne pieuse se consacre au théâtre ? Et, textes en mains, le doyen, c'est-à-dire Bjærnsen, prouve que cela est permis.

En 1870, il avait réuni, pour la première fois, ses œuvres poétiques, *Poèmes et Légendes*; en même temps, il publiait un poème épique en quinze chants, *Arnliot Gelline*.

Parmi les chansons patriotiques qui composent en grande partie ses *Poèmes et Légendes*, l'une d'entre elles est devenue l'hymne national norvégien :

Oui, nous aimons ce pays, — qui domine — ridé, mordu par les vents, la mer — avec ses milliers de demeures. — Nous l'aimons, et nous songeons — à nos ancêtres — et à la nuit des Sagas, qui fait descendre les rêves sur notre terre...

Norvégiens, dans vos maisons et dans vos chaumières, — remerciez votre Dieu tout puissant. — Il protégera le pays, — les jours parussent-ils sombres. — Les luttes des pères, — les pleurs des mères, le Seigneur les a tout doucement fait servir — à la conquête de nos droits.

Oui, nous aimons ce pays, etc... — Et comme les luttes des pères l'ont élevé — de la misère à la victoire, — nous aussi, quand il faudra, — nous prendrons les armes pour lui donner la paix.

Le poète n'est inférieur ni au dramaturge ni au conteur. Bjærnsen a su traduire merveilleusement le caractère belliqueux et l'âme poétique et rêveuse du Northman. Il a fait revivre harmonieusement les vieilles légendes, les chansons populaires, les actions héroïques des ancêtres : Islandais et Norvégiens; il a inspiré aux jeunes gens un amour profond pour leur terre libre et leur a donné l'orgueil de leur vie indépendante.

Mais son patriotisme n'est ni vulgaire ni exclusif. La meilleure preuve se trouve dans ce fait que la guerre franco-allemande lui causa une émotion très vive. Il écrivit alors à de nombreux journaux pour manifester ses sentiments de sympathie et de fraternité pour notre pays; il réclama même une intervention pacifique des trois peuples scandinaves en notre faveur et fut le promoteur d'une souscription pour secourir nos blessés : ce qui lui valut d'être décoré par le gouvernement français.

Un poème, qu'il composa en cette circonstance, fut chanté dans les bazars de charité qui s'ouvrirent partout en Norvège pour venir en aide à nos blessés. La sympathie des Norvégiens pour la France fut considérée comme une sorte de revanche de la perte de Slesvig :

Un cortège pacifique va — à travers le fracas du combat — avec

des prières en toutes langues ; — il se penche vers les morts — avec la croix sur l'épaule — avec des nouvelles du pays et un message de paix — Il n'est pas là seulement, — où les blessés perdent leur sang — mais dans le monde entier — C'est l'amour universel — venant de cœurs nobles et bons — Qui s'agenouille paisiblement — C'est la répugnance — pour les meurtres et dévastations de la guerre — c'est quiconque souffre ici-bas, — qui connaît la misère et le chagrin, — qui gémit pour son frère — Ce sont les gémissements de douleur — des blessés et des malades, — ce sont les prières des chrétiens ; — ce sont les cris pâles des abandonnés — ce sont les plaintes de ceux à qui on a fait violence, — c'est le dernier espoir des tués ; — l'ar-en-ciel de la prière a lancé — un pont à travers la tempête du monde, éclairé par la foi du Christ, — afin que l'amour l'emporte sur les misères des passions : telle est, en effet, la promesse du Seigneur !

Bjærnson aurait pu alors disparaître. Ses poésies, ses nouvelles, ses romans et ses drames lui assuraient une gloire durable. Il serait sans doute resté un des plus grands écrivains de la Norvège, peut-être même l'écrivain le plus national, mais son influence, qui devait devenir dans la suite si considérable à l'étranger, n'aurait certainement pas dépassé les limites des pays scandinaves.

« Il résume, a dit un critique (1), l'esprit du peuple norvégien, et son œuvre se trouve, en effet, résumer la vie et l'âme norvégienne jusqu'en ses préjugés protestants et grundtvigiens (2).

« Mœurs du pays, figures du pays, paysages du pays, l'œuvre ni l'esprit de Bjærnson ne quittent jamais le sol de la patrie. Il dit les habitudes calmes des paysans, les interminables hivers où l'on vit isolé, dans le désert des montagnes, en des nuits de dix-huit heures : il dit l'enchantement des printemps, les fleurs rares, écloses et mortes en un jour, les danses du hameau avec des saouleries et des gars qui s'assomment aux sorties des cabarets. Bjærnson suggère encore les horizons de sa patrie : ce chaos de vallées, de précipices, de montagnes déchiquetées. Partout, des sapinières aux verdure noires et la grande mélancolie de l'hiver, alors que la neige tombe des semaines —

(1) Ernest TISSOT, *Le Drame norvégien*.

(2) La doctrine de Grundtvig consistait en un christianisme optimiste en opposition avec l'austère religion des Scandinaves. Le tempérament enthousiaste de Bjærnson, son amour pour la vie et pour l'action, en même temps que sa douceur et sa sentimentalité, étaient en harmonie avec cette religion aimable. « Ce qui m'a surtout attiré vers Grundtvig, dit Bjærnson, ce ne fut nullement sa découverte (c'est-à-dire les dogmes essentiels au sujet de la foi apostolique et du baptême), ce fut sa vision de l'humanité, son superbe regard poétique sur le cours de la vie et la condition des hommes. Ce qui m'a attiré, ce fut sa conception large et fière, ses idées et ses chants sortis des hauteurs de la vie. »

jusqu'à ces inoubliables scènes de *Sigurd* où nous est montré, dans son horreur, le froid mortel des terres de Laponie, alors que de silencieux troupeaux de rennes, sous de blanchissantes aurores boréales, errent par des champs de neige durcie. Or, toujours, couvert de glace ou caché de fleurs, perce le clocheton de l'église, car, ainsi que le dit Bjørnson, « l'église est l'âme du village » ; elle représente, non une institution passée, mais une chose vivante, une religion pratiquée en sincérité de cœur. Tous ses paysans sont pieux : ils lisent la Bible, ils suivent les offices, ils obéissent au pasteur... De là, dans tous les romans de Bjørnson, d'éternelles remarques moralisantes, et, dans la *Fille de la Pêcheuse*, des discussions d'une subtilité toute théologique.

« En résumé, Bjørnson apparaît dans ses romans champêtres, dans ses drames héroïques, dans ses poésies et ses ballades populaires, comme un Norvégien, qui respecta d'abord les opinions et les manières de voir de ses compatriotes ; il fut grundtvigien, il fut prédicant, il fut moraliste. »

*
* *

« Mon plus mortel ennemi peut me cacher la vérité dans ses mains, je demeure obstiné ; mais que j'aperçoive cette vérité, même par hasard, alors elle m'attire et je ne saurais lui résister. »

Bjørnson (1), à cette époque (1873), conçoit la vie d'une façon tout à fait différente. Son âme d'apôtre se sent irrésistiblement emportée vers la foi utilitaire et évolutionniste. Sa mission est dès lors tracée, il ne se départira pas de ce noble but, un seul instant, jusqu'à la fin de sa vie : il va s'efforcer de lutter contre ce qu'il considère comme l'obstacle le plus puissant au bonheur de ses compatriotes : la tendance idéaliste et religieuse de la race scandinave.

A quelles causes convient-il d'attribuer ce changement dans ses idées ?

Les événements de 1864 (guerre entre l'Allemagne et le Danemark qui enleva à ce dernier la plus belle partie de son territoire), la guerre franco-allemande de 1870, bouleversèrent son âme ardente et généreuse.

Il écrivait alors : « Je suis Norvégien sans doute, mais je suis aussi homme, et dans ces derniers temps, j'ai presque envie de signer

(1) Bjørnson a alors quarante-et-un ans. Voici le portrait qu'a tracé de lui Maurice Bijaon (*Les Révoltés Scandinaves*) : « Une tête puissante, aux larges méplats que domine et couronne une chevelure abondante et courte ; de grands yeux étincelants ; une bouche rasée, à la fois austère et brutale, aux longues lèvres, aux commissures amères et lasses, — le tout sur un corps immense, musclé, râblé, trapu, solide, un corps de montagnard trempé dans la froidure et les tempêtes. »

« un homme ». Car ma tâche, c'est de me raconter aux autres, et il me paraît que ces mots : « un homme » suscitent immédiatement surtout dans ce pays, dans ces années, une foule d'idées nouvelles. »

Il se produisit, dans les deux ou trois années qui suivirent la guerre de 1870, un mouvement littéraire très actif en Danemark. Le grand critique Brandes fit connaître à ses compatriotes les écrivains étrangers. Aussi Bjoernson, dont l'esprit était toujours attentif aux idées nouvelles, de quelque côté qu'elles vinssent, car « il avait des yeux qui voulaient voir et des oreilles qui voulaient entendre », se mit à lire les œuvres de savants et d'artistes tels que Stuart Mill, Darwin, Spencer, Taine, Stendhal et Auguste Comte.

Les impressions nouvelles qu'il ressentit alors, du fait des grands événements européens de ces derniers temps aussi bien que de ses lectures, lui enseignèrent à envisager différemment la vie, dans ses manifestations extérieures et psychiques. Avec cette honnêteté scrupuleuse dont il ne se départit jamais, il se lança, avec un bel optimisme, dans la mêlée, de toutes les forces de son activité et de son intelligence.

Cette renommée qu'il avait acquise par tant d'énergiques efforts, il va courir le risque de la perdre pour dire ce qu'il croit maintenant être la vérité. Puisqu'il juge que le sens de la destinée humaine lui a été révélé, il doit chercher, par l'écrit comme par la parole, à faire pénétrer cette croyance dans l'âme de ses compatriotes. Rien ne l'arrêtera dans cette ardente campagne qu'il mènera sans haine mais sans faiblesse. « Je lutte entièrement sans haine, écrit-il, c'est mon sang, mon âme qui passe dans chaque ligne que je trace et c'est pourquoi elle va droit. Mais tel que me voilà aujourd'hui, je n'ai de rancune, je n'ai de ressentiment contre nul homme au monde. »

Ce nouvel état d'esprit se manifesta, en 1875, par un pièce en quatre actes, *Une Faillite*. C'était la première fois que Bjoernson étudiait un des problèmes sérieux les plus angoissants de l'époque actuelle. « C'est, a dit un critique, la tragi-comédie de l'argent, non comme dans l'*Avare* de Molière, avec une action quelconque, mais avec une action diverse, changeante, touffue comme la vie. »

L'année suivante, l'écrivain dirige ses attaques contre la presse dans le *Journaliste*. La pièce, rejetée successivement par les théâtres royaux de Danemark et de Norvège, excita les colères de tous les publicistes. Il fallait à l'auteur une téméraire audace pour toucher à cette puissance dispensatrice immédiate de la gloire. Le *Journaliste* était une sorte d'allégorie dans laquelle Bjoernson nous exprime son sentiment sur l'égoïsme et la passion intéressée qu'apporte la presse dans toutes les questions de la vie politique et privée.

Son poème dramatique le *Roi* (1877) met en jeu la politique. L'au-

teur juge que la royauté, même constitutionnelle, repose sur un mensonge. Aussi la monarchie doit-elle disparaître, car elle est une infection pour le peuple.

Le héros de la pièce, le roi, est présenté cependant comme un personnage sympathique, mais victime d'une institution pernicieuse. « Nul ne peut avoir, dit Bjærnsen, des pensées communes avec son peuple; s'il vit isolé dans un grand château auprès d'une princesse étrangère. Là, la vie n'est pas nationale derrière une cour qui roucoule avec un cérémonial exotique. »

Si Bjærnsen est surtout un moraliste (car *Une Faillite*, le *Journaliste*, *Un Roi* sont, avant tout, des pièces morales), il reste toujours un poète. Il a, mieux que tout autre écrivain (il faut toujours mettre à part Ibsen), le sens du symbole et du mystère. Aussi a-t-il intercalé dans ce beau poème, le *Roi*, des intermèdes de chœurs qui reviennent à chaque changement de scène.

Voici un extrait du quatrième entr'acte qui précède la fin de la pièce (1) :

La scène représente des nuages. Tout au fond monte peu à peu comme un Océan de lumière où l'on aperçoit vaguement des formes blanches, diaphanes. On entend une mélodie venir de ces hauteurs, tandis qu'en bas, dans une demi-obscurité, passent des amas confus de rochers, de torrents, de plaines, de montagnes, de villes, de déserts et d'océans.

CHŒUR DE FEMMES

Soyez les bienvenus
Vous tous qui avez souffert
Pour les faibles et les opprimés;
Vous qui avez lutté
Contre les égoïstes et les lâches,
Quoique votre combat
Ait été silencieux,
Et que le champ de bataille
N'ait été qu'un cœur,
Et l'ennemi
Votre propre égoïsme et votre propre lâcheté.
Sous les ailes de la liberté
Vous vous élevez victorieux
Vers des mondes plus clairs,
Soyez les bienvenus!

(1) Traduction Aug. Monnier.

CHŒUR DE FEMMES

Ce sont les chants des hommes libres
De tous les mondes !
Comme les sanglots d'une mère,
La parole
Vole ici
Des coins les plus reculés de la terre.
Et c'est d'ici
Qu'elle retourne
En milliers d'éclairs,
En appels célestes,
Eveillant les désirs, les regrets,
Allumant les flammes
D'immenses incendies
Que des milliers de mains
S'efforceraient en vain
D'éteindre.

CHŒUR D'HOMMES

Ce sont les victimes des puissants de la terre !
Voilà le prix de l'éclat
Du Trône et de l'Autel,
Du Sceptre et de la Mitre,
Qui ont gouverné les pays et les âmes.
Le pont
Qui mène au pouvoir et aux honneurs
A été fait
De cadavres et de cadavres,
Plus la société est glorieuse et grande,
Plus elle vit de mensonges et de crimes.

CHŒUR DE FEMMES

Deux courants
Traversent le monde...
Et ces deux ne sont qu'un !
Car la lutte entre l'Egoïsme
Elève l'âme
De celui qui croit,
Et donne la foi
A celui qui doute.
Et finalement
Cette fausse ivresse,
Fatiguée d'elle-même,
Sombre dans un dernier désir,
Celui d'aimer,

Comme un enfant qui s'endort,
Dans la Perfection.
Car elle finit par comprendre
Que tout est un,
Et que cette longue existence
N'est qu'un chemin détourné
Du même berceau
A la même tombe.

Et la scène se termine par le chant triomphal de tous les chœurs :

C'est Lucifer, l'éternel, le vrai !
Son front glorieux rayonne sur le monde
Qui tremble de bonheur et de joie.
Il connaît les chemins où il te conduit ;
Ce que tu vois, tu le comprends ;
La lumière est la pensée et la pensée est la lumière,
Les forces et la matière, la liberté et la vérité
Ne font qu'un !

*
* *

En même temps que *Le Roi*, il écrivait un roman, *Magnhild*, dans lequel, pour la première fois, était posée la question de l'immoralité dans un mariage sans amour. Bjørnson estime que, si l'union est fondée sur un mensonge, elle est sans valeur et doit être rompue.

La hardiesse des conceptions de ces dernières œuvres lui attira des inimitiés profondes, même de la part de ses amis. Une grande partie de la presse scandinave qu'il avait si malmenée dans *Le Journaliste*, fit désormais preuve, dans l'appréciation de ses ouvrages dramatiques, d'un parti-pris révoltant ; le gouvernement de la monarchie constitutionnelle qu'il avait mis en jeu dans *Le Roi*, fit prohiber cette pièce aussi bien en Danemark qu'en Suède ; enfin la bourgeoisie se montra offensée par les nouvelles théories de l'amour et du mariage qu'il avait développées dans son roman *Magnhild*, et porta contre lui l'accusation d'être un partisan de l'amour libre.

Mais Bjørnson ne se laisse émouvoir ni par la malveillance de la presse et du gouvernement, ni par l'hostilité du monde bourgeois et puritain.

Il y a, parmi ses chants, parus en 1870, un petit poème tout à fait de circonstance : « J'ai entendu un jour parler d'une fête en Espagne ; un cheval de campagne demeurerait en liberté dans le cirque ; — ensuite un tigre sortit de sa cage !... Et le peuple battit des mains, poussa des cris d'allégresse — quand le tigre fit un bond et frappa le cheval. — mais cependant il ne vit pas le sang : — car le tigre fit la culbute —

devant une ruade du lourdeau — et resta étendu un moment sur la tête. — Alors tous les hommes les huèrent et les excitèrent l'un contre l'autre — et les femmes aussi; ils se penchaient — en dehors du bord des balcons. Ils criaient, ils harcelaient le courage du tigre — ils voulaient tous avoir du sang — et de nouveau le combat recommence... Qui l'emporta franchement, je l'ignore; — car je suis ce cheval de campagne, et la lutte n'a pas de fin... »

Si, jusqu'alors, il a demandé à ce que la vérité ne soit jamais exclue dans les rapports de la vie politique et privée, il ne veut pas, à plus forte raison, que le mensonge intervienne quand il s'agit de religion et de morale. C'est cette idée qu'il a défendue dans son beau drame *Leonarda*. C'est une œuvre d'une pureté presque parfaite, bien que la forme dramatique en soit souvent inégale. Il prêche, surtout ici, la tolérance dans les mœurs comme dans la religion et il demande l'égalité de morale pour l'homme comme pour la femme. Sa pièce est tout à la fois une protestation contre l'esprit routinier et de convention et l'affirmation qu'une personne doit être jugée non d'après la faute qu'elle a commise, mais d'après ses intentions, non d'après les opinions, mais d'après sa volonté vers le bien et le vrai.

La même année (1879) il fait paraître une comédie de mœurs, *Le Nouveau système*. C'est une satire spirituelle dirigée contre la morale flexible et toute de compromissions qui a cours dans la vie domestique.

*
* *

Bjœrnson séjourna quelques mois en Amérique, en 1880. De là, il envoyait régulièrement à un journal norvégien de longs et substantiels articles sur la situation des Etats-Unis au point de vue économique. Il étudiait avec passion toutes les questions féminines et religieuses. Mais le norvégien rêveur et sentimental qu'il était resté se trouvait trop dépaycé au milieu de ce peuple dont tous les efforts ne tendaient qu'à s'enrichir. Il exprimait dans une de ses lettres son ardent désir de revoir sa jolie maison de Norvège et d'embrasser sa petite fille aux boucles blondes.

Son retour fut marqué par des réjouissances publiques. Le gouvernement, la presse, la bourgeoisie, oubliant les attaques du dramaturge, ne voulurent plus voir en lui que le grand écrivain qui personnifiait si bien son pays « Le nommer, a dit Brandès, c'est déployer le drapeau norvégien ».

Pendant l'hiver de 1882-1883, Bjœrnson vécut à Paris. Bien que son œuvre fût déjà considérable, c'est à peine si quelques revues parlèrent de lui. Il est vrai qu'aucune de ses œuvres n'avait encore été traduite en français et que nous ignorions tout des littératures du



Nord. C'est, à sa rentrée en Norvège, en 1883, qu'il écrivit la même année *Un Gant* et la première partie de *Au-dessus des Forces Humaines*.

C'est une grande époque de la littérature norvégienne que cette période qui s'étend de 1877 à 1883. Ibsen avait produit : *Les Soutiens de la Société* (1877) ; *Maison de Poupée* (1879) ; *Les Revenants* (1881) ; *Un Ennemi du Peuple* (1882) et en 1884, devait paraître *Le Canard Sauvage*.

Les théâtres des trois capitales scandinaves accueillaient avec empressement les œuvres d'Ibsen, dès leur naissance. Bjørnson était moins heureux, il devait avoir recours aux scènes étrangères : Hambourg, Berlin ou Vienne, pour faire jouer ses drames.

Cependant *Un Gant* obtint au théâtre de Christiania un succès considérable et eut dans le pays un retentissement inouï. On affirma que la pièce avait fait rompre plus de cinq cents fiançailles.

Bjærnson y soutenait, avec une éloquence passionnée, le droit absolu pour la jeune fille d'exiger de son fiancé ce que celui-ci réclame d'elle. Il s'élevait contre l'injustice de cette opinion courante que la femme doit à l'homme son passé et son avenir, et que l'homme ne doit à la femme que son avenir. Il demandait que la chasteté soit une obligation morale aussi stricte pour l'homme que pour la femme.

Lorsque Svava, l'héroïne du *Gant*, qui veut que rien d'impur ne s'introduise dans sa vie, apprend que son fiancé a eu, avant de la connaître, des relations avec une autre femme, elle lui refuse sa main et s'empporte même jusqu'à le souffleter de son gant : « Je ne veux pas, dit-elle, qu'on enveloppe ma candeur dans un long voile blanc pour que je ne voie pas au juste où l'on me mène. Je veux m'engager, en pleine sécurité, dans le saint état du mariage, m'asseoir au foyer de nos pères et élever nos enfants sous les yeux de mon mari. Mais il faut qu'il soit honnête comme je le suis moi-même, car, sans cela, son baiser salirait la tête de mon enfant et pour moi serait une souillure. »

Cette question de pureté de l'homme avant son mariage a, de tout temps, préoccupé l'écrivain. Il devait, quelques années plus tard, faire une série de conférences sur ce sujet, et dans une brochure, *Mono-gamie et Polygamie*, il défendait à nouveau cette théorie de la chasteté qu'il avait mise au théâtre dans *Un Gant*.

« Cette polygamie (1), écrit-il, que beaucoup d'entre nous ont pratiquée dans leur jeunesse, est-elle sans inconvénients ? N'a-t-elle pas de suites ? Ces suites disparaissent-elles quand nous nous marions. Est-il encore quelqu'un d'assez simple pour le croire ? Ce partage de notre personne rend notre amour sauvage et fausse notre aspiration vers la beauté ! Et croyez-vous que ce soit peu de chose que cette déviation de notre élan vers le beau ? C'est à l'âge que l'on peut qualifier *d'âge fondamental*, parce que c'est alors que les impressions influent avec plus de force sur notre volonté, c'est dans l'adolescence, en un mot, que le sentiment de la beauté a le plus de pouvoir sur nous. A ce moment, nous sommes comme une sorte de piano qui serait accordé corde à corde, chacune dans un ton différent. »

Quels sont donc les moyens pour « détruire cette polygamie qui laisse des traces si profondes dans le caractère de l'espèce et dans sa santé » ?

(1) Traduction A. Monnier et G. Montignac.

« La plus belle et la plus consolante de ces lois, dit Bjørnson, celle de la variation des espèces, a été vainement niée dans ces derniers temps ; je puis en trouver la démonstration dans ma propre famille ; la plupart d'entre nous peuvent faire de même. Cette loi se formule ainsi : « Lorsque j'ai hérité d'une bonne disposition et que je l'ai « cultivée dans ma jeunesse, les enfants que j'aurai plus tard pour-
« ront hériter non seulement de cette disposition, mais aussi de la
« puissance que m'a fait acquérir l'effort. » Si parfois l'on méconnaît cette loi, c'est que l'on s'attend le plus généralement à ce que la disposition reparaisse sous la même forme (une disposition artistique, par exemple). Il n'en est rien le plus souvent... »

« Quand cette grande loi aura été enseignée dans toutes les écoles, prêchée dans toutes les églises, pratiquée dans toutes les familles, en un mot, quand elle aura été connue de tous, alors il sera possible de dire que l'éducation a été renouvelée. »

Ces théories de l'égalité des deux sexes, de l'hérédité, de l'éducation, ont été développées, sous une autre forme, dans son roman, *Les Drapeaux flottent dans la Ville et dans le Port*. Les dispositions héréditaires, se demande l'auteur, doivent-elles nécessairement peser sur l'homme comme une malédiction inévitable ? Et voici la réponse : Grâce à l'éducation générale et à l'éducation de soi-même, on peut toujours lutter contre l'hérédité.

Il avait écrit dans *Monogamie et Polygamie* : « Si j'ai hérité d'une mauvaise disposition et si je l'ai combattue, influencé par des maîtres prévoyants qui m'ont montré de quoi je la tenais et qui m'ont supplié de la combattre, si je suis assez heureux pour m'en débarrasser dans mon jeune âge, mes enfants peuvent hériter de la force que j'ai consacrée à ce travail et pour eux la lutte sera plus facile. Je n'ai pas seulement travaillé pour moi, mais pour ma race tout entière, à son premier degré aussi bien que pour l'avenir ».

*
* *

« Cette pièce est faite d'après les *Leçons sur le système nerveux de M. Charcot, et les Etudes cliniques sur l'Hystérie-Epilepsie ou Grande Hystérie*, par le Docteur Richer. »

C'est Bjørnson lui-même qui plaça cette note en tête de la première partie de son drame, *Au-dessus des Forces Humaines*.

Doit-on ne voir dans cette œuvre qu'une étude d'épilepsie hystérique et d'hallucination religieuse ?

Lorsque le drame fut joué pour la première fois à Stockholm (le 2 janvier 1886 — il avait paru en 1883 en librairie), la pensée du

maître fut interprétée de diverses manières. La plupart des Scandinaves, s'appuyant sur les intentions de l'auteur, qui avait pris soin de donner comme références à sa pièce les travaux des deux savants français, jugèrent qu'*Au-dessus des Forces Humaines* était bien un essai de démonstration des théories de Charcot et de Richer ; quelques autres critiques se montrèrent, selon nous, plus avisés et, considérant que le cas de pathologie nerveuse développé par Bjoernson était entouré de conditions spirituelles bien plus que physiques, ils estimèrent que le sens véritable du drame pouvait se résumer ainsi : Nous ne devons pas attendre un secours à notre faiblesse d'un miracle, nous devons faire notre bonheur nous-mêmes avec l'aide de la science et surtout de la bonté.

Bjoernson a voulu surtout exprimer que le christianisme est « Over Ævne (1) » et par conséquent inutile aux hommes, puisque le christianisme exige une vie au-dessus et en dehors des limites naturelles et que celui qui comprend le christianisme de cette façon et qui mérite seul le nom de chrétien (le pasteur Sang) échoue à vouloir vivre ainsi comme tout autre chrétien doit échouer.

Dans cette première partie du drame, dont le sujet principal est le miracle, l'auteur retrace l'évolution générale de l'humanité, lentement détachée de ses croyances idéalistes. *Au-dessus des Forces Humaines* pose nettement le problème de l'Idée religieuse.

C'est dans un village des contrées boréales que la scène se passe.

« Il y a dans cette nature (2), dit la femme du pasteur Sang, quelque chose d'étrange qui réveille ce que nous avons d'étrange en nous. Tout y est mesuré. Il fait nuit presque tout l'hiver. Presque tout l'été, il fait clair, et le soleil reste jour et nuit à l'horizon. L'as-tu déjà vu la nuit ? Sais-tu qu'à travers le brouillard, il paraît trois fois, souvent quatre fois plus grand qu'ailleurs. Et comme il colore le ciel, les montagnes et la mer ! C'est une variété de tons allant du rouge le plus intense jusqu'au rose le plus tendre, le plus délicat. Et sur le ciel d'hiver, les jeux de l'aurore boréale ! Quoique moins vifs, ils ont de si fantastiques dessins. Il y a là une telle inquiétude, ce sont des métamorphoses incessantes !... »

« L'imagination populaire s'est façonnée d'après cela. Elle non plus ne connaît pas de mesures. Des pays entassés les uns sur les autres, des montagnes de glace polaire roulées par dessus : voilà leurs mythes, leurs légendes. Tu souris. Ecoute plutôt les contes d'ici. Et parle à ce peuple : tu verras tout de suite que le pasteur Sang est un homme selon son cœur. Sa foi leur convient. Venu ici avec une grande for-

(1) Titre du drame, en norvégien.

(2) Traduction comte Prozor.

tuné, il a presque tout distribué. Il le fallait, c'était le vrai christianisme ! Et maintenant, quand il fait des lieues pour aller prier sur de pauvres malades, c'est comme si leur être s'ouvrait et recevait directement la lumière d'en haut !... Souvent il fait un miracle, puis repart pour un autre hameau de pêcheurs... et les miracles recommencent ! »

Mais si le pasteur Sang est un saint qui, par la force de sa croyance, opère des miracles, il n'a pas su faire partager sa foi à ceux qui l'entourent. Sa femme, qui a pour lui l'admiration la plus passionnée, avoue elle-même : « Nous sommes d'une vieille race nerveuse de douteurs », et ses enfants, qui aiment et vénèrent leur père, ne sont pas moins incrédules, « car, disent-ils, il n'y a qu'un vrai chrétien, c'est père... Tous les autres accommodent le christianisme aux conditions régnantes... » Ils en sont venus à cette conclusion que « si aujourd'hui encore, après des siècles d'essai, cet idéal dépasse les forces humaines... c'est qu'il ne vient pas de celui qui connaît nos âmes et sait ce qu'elles peuvent supporter ».

Mais le pasteur leur expliqua que le privilège des croyants est de faire possible, au nom de Dieu, l'impossible. « Voyez plutôt, leur dit-il, ce qui m'est arrivé à moi-même. Je voyais le christianisme ramper timidement sur le ventre. Chaque pli de terrain paraissait l'arrêter et je me demandais pourquoi ? Y a-t-il là une force si puissante qu'en se dressant elle ferait sortir le monde de ses gonds ? Ou ne sont-ce pas plutôt les hommes qui n'osent pas ?

« Et s'il en était un qui osait ? D'autres l'imiteraient, à coup sûr. Alors, je sentis le devoir d'être cet homme, d'essayer. Je sentis que chaque croyant devait en faire autant. Car croire, c'est savoir que rien n'est impossible à la foi. Cette foi, il faut qu'on la montre, et c'est ce que j'ai fait. »

Bien qu'il n'ait d'habitude, aucun pouvoir sur les malades qui ne joignent pas leurs prières aux siennes, le pasteur va tenter de guérir sa femme, en accomplissant seul le miracle. Il s'enfermera à l'église et n'en ressortira pas « avant d'avoir obtenu, des mains de Dieu, le sommeil de sa femme, et, après le sommeil, la santé, afin qu'elle se lève et marche ».

Et Clara se lèvera de son lit et marchera, mais ce ne sera qu'un bref instant ; elle n'aura que la force de faire quelques pas, de tomber dans les bras de son mari et de lui dire : « Tu étais lumineux... en entrant... mon bien-aimé. » Et Sang met la main sur le cœur de Clara qu'il soutient, se penche sur elle, étonné, puis lève les yeux au ciel, et dit, d'un ton enfantin : « Mais ce n'était pas cela ? » Il plie un genou et y appuie la tête de Clara. Puis, il l'examine, la pose par terre avec précaution, se lève et répète : « Mais ce n'était pas cela... ou bien ? ou bien ?... » Il porte la main à son propre cœur et tombe.

Si la première partie du drame est la faillite de l'idéal divin, la seconde partie est la faillite de l'idéal humain.

Puisque le monde n'a pu être sauvé par un miracle, et puisque Sang est mort d'avoir voulu faire ce qui est au-dessus des forces humaines, ses enfants vont tenter d'établir la concorde et le bien-être, l'un par la charité, l'autre par la justice.

La fille du pasteur se voue à soigner les malades et fonde un hôpital; son frère Elie se dépouille, en faveur des ouvriers, de toute sa fortune et dirige un journal où il prêche la révolte.

Mais lorsqu'Elie prévoit l'issue de la lutte et qu'il a perdu sa confiance dans la grève, il décide de se sacrifier pour le bonheur des autres. Il mourra pour donner un exemple. « Il n'y a qu'un travail profitable (1), dit-il à sa sœur, c'est l'exemple, le bon exemple. — L'exemple pour franchir les limites, comprends-tu? Leur donner l'exemple. — *Un les franchit d'abord*, le premier, puis un second; c'est ainsi que cela a commencé, n'est-ce pas? puis dix, puis cent, puis enfin des milliers. Car il en faut des milliers, avant que des millions osent faire le grand saut. Alors, ils sont irrésistibles! Voilà le grand dimanche, *l'alleluia*, le triomphe! D'abord Jean, puis Jésus, puis les douze, les soixante-dix, puis des centaines, des milliers et maintenant tous ceux qui le veulent. La vie de la résurrection ne saurait être reconquise à meilleur compte. »

RACHEL. — Les hommes sont forts et tenaces, mais il faut bien que l'existence poursuive aussi sa courbe, comme la terre suit la sienne.

ELIE. — Non, les plus forts sont ceux qui veulent du nouveau! Le feu éternel, la force! la seule, est chez les pionniers d'idées. — Tout dépend d'eux! Plus ils seront audacieux, plus nombreux seront leurs adeptes!

RACHEL. — Dans la mort?

ELIE. — *Il n'existe pas d'autre route!* On ne croit que celui qui s'aventure dans la mort; sortons de la vie, sortons-en, et ils nous croiront! Regarde autour de toi! En qui a-t-on confiance, maintenant?... Mais vienne une voix d'au delà de la vie, ils l'écouteront! Toutes les paroles venant de l'au delà acquièrent de la force et trouvent de l'écho ici-bas. Si les forts veulent être entendus, ils doivent passer de ce côté. — C'est de cette tribune qu'on doit parler à la vie. C'est de là qu'il faut proclamer les lois au monde, et les plus sourds les entendront.

(1) Traduction Lugné-Poë.

Mais la mort d'Elie, la disparition des patrons auront été inutiles, le bonheur ne sera point instauré. L'idéal humain est comme l'idéal divin au-dessus de nos forces (1).

M. Jules Lemaitre apprécia ainsi la première partie du drame : « Cette pièce infiniment curieuse et dont tout le dernier acte m'a semblé admirable, offre cette particularité d'être ironique dans sa « moralité » et profondément émouvante dans son développement... Le sujet de la pièce est d'une nouveauté ingénue et qui nous débarbouille des banalités de nos guignols. Il ne s'agit point ici de la sempiternelle histoire de l'adultère ou de l'argent, ni même d'un cas de conscience ou de la recherche humaine d'une règle de vie. Ce n'est, à aucun degré, œuvre parisienne et digestive, à voir après un fort diner. Il faut écouter cela d'un esprit sérieux, consentir à un peu d'effort. »

M. Georges Clemenceau porte le jugement suivant sur la deuxième partie de la pièce : « Comme il était naturel, la seconde partie de l'œuvre, — la lutte du patronat et de l'anarchie, — qui est un drame de structure fort française, a obtenu un accueil plus chaud que la première partie, où l'on voit le pasteur idéaliste Sang et ses confrères mondains aux prises avec le miracle. Le seul miracle qu'accomplit la foi de Sang est, comme celui de Lourdes, le miracle de suggestion qui se produit chaque jour dans les hôpitaux. Le pasteur Sang en meurt, faute d'avoir compris que le véritable miracle, c'est l'homme ordonné, l'ordre immuable dans la nature, non l'ordre changeant d'un caprice supérieur. Et son fils, rejeté du ciel sur la terre, cherchant logiquement suivant la mentalité paternelle, le miracle humain de violence, fait sauter le château où sont rassemblés les patrons implacables. Il trouve la mort en expiation de son crime. Mais il n'a rien changé de ce qu'il a voulu détruire. Les ouvriers retournent à la meule, et il faut deux enfants ignorants de nos haines pour annoncer que la science affranchira l'homme : la science mise en œuvre par la bonté. »

(1) Ce drame fut composé : la 1^{re} partie (2 actes) en 1883 ; la 2^e partie (4 actes) en 1895. En France, la 1^{re} partie fut représentée au Théâtre de l'Œuvre, sous la direction de Lugné-Poë, le 18 février 1894, le 14 janvier 1897 et le 21 février 1901 ; la 2^e partie, sur le même théâtre, le 26 janvier 1897 et le 28 février 1901.

En 1894, la pièce fut mise à la scène par Hermann Bang, le célèbre écrivain danois ; en 1897, elle le fut par Bjørn Bjørnson, le fils de l'auteur (il était alors directeur du Théâtre Royal de Christiania).

En 1901, la représentation du drame fut précédée d'une conférence de M. Henry de Jouvenel, et de la récitation, par M. de Max, d'une pièce de vers de M. Maurice de Faramond.

Les principaux interprètes (en 1894-1897-1901) se nommaient : Mlles Suzanne Desprès, Marcelle Bailly, Berthe Bady, Geneviève Francye ; MM. Lugné-Poë, Dessonnes, Rameau.



L'activité de Bjørnson jusqu'à sa mort (1910) ne s'est pas ralentie un seul instant. Ses œuvres, dont certaines comptent parmi ses plus belles productions ont été très abondantes : il a donné comme romans ou nouvelles : *Poussière*, 1883; *Les Drapeaux flottent dans la Ville et dans le Port*, 1884; *Sur le Chemin de Dieu*, 1889; *Mary*, 1906. Comme ouvrages dramatiques : *Amour et Géographie*, 1885; *Au-Dessus des Forces Humaines* (2^e partie), 1895; *Paul Lange et Tora Parsberg*, 1898; *Laboremus*, 1901; *Paa Storhove*, 1902; *Daglannet*, 1904; *Quand fleurira le Vin nouveau*, 1909.

Ses conférences sur les questions morales, ses discours sur les faits du jour, sa participation active à la politique de son pays, ses articles sur les événements internationaux, ses voyages fréquents en Allemagne, en Italie et en France, n'ont guère permis au grand norvégien de goûter dans sa maison de campagne de Gudbrandsdal le repos absolu qui lui aurait été si nécessaire.

Mais cet optimiste sanguin, vigoureux et génial, comme l'a appelé Brandès, n'avait perdu aucune des illusions de son jeunesse enthousiasme; il ne pouvait vraiment vivre qu'au milieu de l'action.

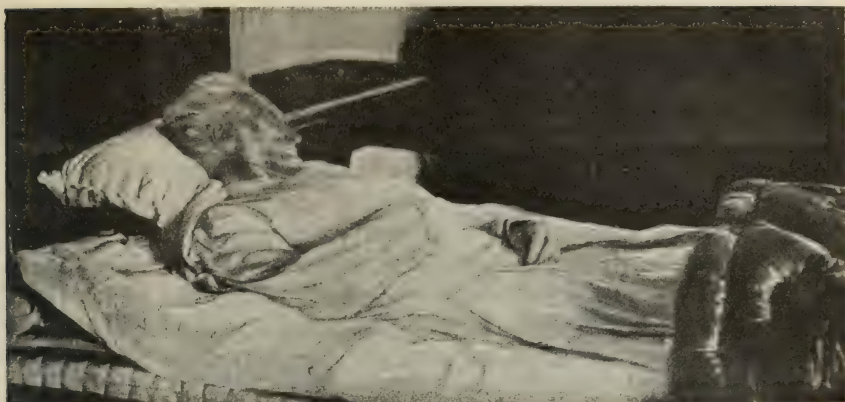
Ses seules distractions étaient la musique et le jardinage. « Rien ne me cause un plaisir plus pénétrant, disait-il, que d'écouter de la bonne musique. Celle-ci, je crois, élève l'âme au lieu de l'abaisser comme Léon Tolstoï voudrait nous le faire croire. En tous cas, la musique c'est pour moi la joie, le délassement et aussi l'inspiration. Beaucoup de ce qu'il y a de mieux dans mon œuvre a été écrit après avoir entendu de la belle musique. »

Son ami et compatriote, le grand artiste Grieg, a mis en musique plusieurs de ses poèmes. Bjørnson a aussi écrit pour ce dernier un oratio qui obtint un grand succès.

Un autre de ses passe-temps était de cultiver son jardin.

« La musique est mon plaisir, mais bêcher c'est ma récréation. Gladstone abat des chênes, moi je travaille avec ma bêche, et je suis plus fier de ma bêche que de ma plume. C'est que j'ai été élevé parmi nos paysans et je pense que la vie la plus parfaite et la plus charmante on la trouverait dans la simple maison du paysan. Ce qu'on appelle le « monde » c'est l'irréel, de l'artificiel jusqu'au cœur. »

Bjørnson était, en effet, très populaire parmi le peuple des montagnes et des fjords. Le paysan norvégien ne lit pas seulement les contes de l'auteur qui sont presque tous tirés des légendes populaires, il ne se contente pas de chanter ses poèmes patriotiques, il s'intéresse aussi à toutes les questions politiques et surtout morales que Bjørnson



Bjørnstjerne Bjørnson sur son lit de mort.

a développées dans les journaux et les revues. Beaucoup des auditeurs des très nombreuses conférences qu'il fit dans son pays étaient de simples gens des campagnes. Il n'est pas rare de rencontrer dans le logis d'un fermier une bibliothèque assez bien fournie d'œuvres d'Ibsen, de Brandès et de Bjørnson.

Comme on s'étonnait un jour qu'un ouvrier bûcheron possédât un grand nombre de livres de notre écrivain, le paysan répondit : « Autrefois j'ai entendu Heer Bjørnson donner une conférence sur l'hérédité, et comme cela m'avait intéressé un brin, j'achetai un couple de ses livres, et ils me plurent tellement que j'en achetai encore, et encore ; et maintenant je lis beaucoup pendant les longs soirs de l'hiver et j'aime cela ! »

La Norvège, a écrit un de ses compatriotes (1), ne se tiendrait pas si inébranlable en son indépendance politique qu'elle s'y tient aujourd'hui si Bjørnson n'avait pas vécu. Et certes, notre littérature ne mériterait pas autant d'attention s'il ne lui avait consacré sa force poétique supérieure. Mais tout en se créant un nom européen comme écrivain, il a trouvé le temps de fonder des journaux, de diriger des théâtres, de prendre une part active pendant des saisons entières aux élections à travers tout le pays ; il est aussi fermier et gère lui-même ses propriétés, et enfin il a développé dans le journalisme une productivité étonnante, écrit dans presque toutes les feuilles de la Nor-

(1) Knut Hamsun.

vège depuis la plus petite jusqu'à la plus grande, leur fournissant à toutes des études, se prononçant sur les questions du jour avec autant de zèle qu'un journaliste de métier...

« La production de Bjørnson embrasse tous les genres : roman, drame, conte de fée, psaume, drame sacré, tous débordant d'imagination et éclatant de sa limpidité d'âme. Mais surtout il a enrichi notre littérature par ses romans, frégates immenses qui, lancées au large, ont mis toute la mer en mouvement. »

On sait que, venu en France, en novembre 1909, pour demander la guérison d'une grave maladie à la science médicale, il mourut à Paris le 26 avril 1910. Son corps fut ramené à Christiania. Ses funérailles donnèrent lieu à une solennité imposante à laquelle assistèrent le roi, la reine et les représentants de tous les corps constitués.

Bjørnson laisse plusieurs enfants. L'une de ses filles est mariée au fils d'Ibsen, une autre à Albert Langen (mort l'année dernière), fondateur du *Simplicissimus*.

BJØRNSON ET LA FRANCE

Il y a dix ans à peine, un journaliste profitant d'un séjour de Bjørnson à Paris, lui demanda ce qu'il pensait de la France. « Voyez-vous, dit le grand dramaturge, dans notre vieux continent, il y a deux races : l'Europe, les Etats-Unis d'Europe, Cosmopolis, si vous voulez, d'une part ; et de l'autre, isolée du reste par un mur de Chine, la France. »

Cette déclaration, venant d'un tel écrivain, causa un instant de stupeur. Il précisa son opinion par un article intitulé : « L'Intellectualité Française », et qui parut dans *La Revue Blanche* (1).

Après avoir expliqué sa pensée (pourquoi la France, à son point de vue, se séparait de l'Europe) par deux exemples tirés, l'un du duel Buffet-Déroulède dont s'occupaient alors tous les journaux, et l'autre de « L'Affaire », il concluait qu'il existait une conception de l'honneur « propre à l'esprit français et si élevée qu'elle revêt des formes qui, pour nous, se perdent dans les nuages » et, d'autre part, « qu'il existe un scepticisme français qui atteint à des profondeurs incommensurables pour nous ».

Le critique du journal *Le Temps* ayant écrit : « Nous autres Français n'élevons pas un mur de Chine, mais nous avons un filtre, où les eaux troubles des importations étrangères doivent laisser leur limon » Bjørnson répondit : « Nous autres Européens considérons que Hen-

(1) Numéro du 5 avril 1901.

rik Ibsen est le plus grand dramaturge de ces temps-ci. Une renommée universelle, vieille d'une génération, ne lui a pas encore permis de trouver sa place au répertoire d'un théâtre permanent en France. Le filtre que M. Francisque Sarcey a légué à M. Larroumet n'aurait-il pas besoin d'être vérifié. Je viens de prendre connaissance de l'article que M. Larroumet consacre à la nouvelle pièce de M. Victorien Sardou (1). Il trouve que c'est le plus beau drame en prose de notre époque. Nous autres Européens, au contraire, nous estimons, qu'en dépit de l'habileté et de beaucoup d'autres excellentes qualités qui s'y rencontrent, la pièce n'appartient même pas à la littérature. La distance qui nous sépare peut-elle devenir plus grande? »

Et avec une liberté dont il faut savoir grandement gré à Bjørnson, celui-ci déclare : « L'esprit français est à ce point conservateur et orgueilleux qu'il ne cède guère qu'au prix d'une révolution. C'est pour cela que la France est devenue le pays des révolutions. Voyez qui l'Académie Française élit en ce moment et qui elle exclut de son sein. Il faudra ici que la mort s'en mêle parfois et fasse des révolutions. Je termine en répétant ce que j'ai dit maintes fois : un Français qui connaît à fond la culture européenne est, en vertu de l'héritage artistique de sa race, le représentant le plus accompli de la haute culture intellectuelle et morale. Il me semble aussi qu'une partie de la jeunesse française commence à diriger son effort dans cette autre direction, parce qu'elle partage la manière de voir dont je viens de me faire le porte-voix. »

M. Larroumet, pris ainsi à partie, répondit acerbement dans *Le Temps* : « Rarement, dit Bjørnson, j'ai lu quelque chose de plus inexact et de plus brutalement offensant », et il écrivait à M. Georges Clemenceau : « Pour ce qui est de la mauvaise foi et de l'étroitesse d'esprit de M. Larroumet, c'est son affaire. Mais on ne m'ôtera pas de l'idée que s'il n'était pas le représentant de la moyenne en France, il ne serait pas le porte-parole de ce goût moyen dans le journal moyen qui s'appelle *Le Temps*. Ai-je réellement besoin de dire que je n'ignore pas l'existence d'une autre France, au-dessus de M. Larroumet, pour laquelle je professe la plus grande estime? »

*
* *

L'influence que Bjørnson a pu avoir sur l'esprit français ne semble pas, jusqu'à présent, s'être manifestée dans les œuvres de nos écri-

(1) *Patrie*.

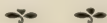
vains. On a pu admirer *Au-dessus des Forces Humaines* sans pour cela en subir l'influence.

Ainsi que l'a dit une voix autorisée, celle de M. Gaston Pâris : « S'enfermer dans ses frontières, surtout à une époque intellectuellement aussi vivante et féconde que la nôtre, c'est pour une littérature, se condamner à se rabougrir et à s'étioler ; aussi, c'est prouver sa jeunesse et sa force vitale, c'est s'assurer un avenir de renouvellement et d'action au dehors que de connaître et de comprendre tout ce qui se fait de grand, de beau, de neuf en dehors de ses frontières, de s'en servir sans l'imiter, de l'assimiler, de le transformer suivant sa nature propre, de conserver sa personnalité en l'élargissant et d'être ainsi toujours la même et toujours changeante, toujours nationale et toujours européenne. »

MAURICE DE BIGAULT.



BIBLIOGRAPHIE

*Œuvres de Bjørnstjerne Bjørnson*

PREMIÈRE PÉRIODE (1856-1872)

Contes: Thron, Une Demande en mariage dangereuse, L'Ours chasseur (1856-1857), Arne, Un joyeux Garçon, Le Père, Le Nid d'Aigle, Blakken, Une Enigme, Un nouveau Voyage de vacances (1860-1868).

Romans: Synnøve Solbakken (1857), La Fille de la Pêcheuse (1868), La Marche nuptiale (1872).

Théâtre: Au Milieu des Batailles (1857), Hulda la Boîteuse (1858), Le Roi Sverre (1861), Sigurd Slembe (Trilogie) (1862), Marie Stuart en Ecosse (1864), Les Nouveaux Mariés (1865), Sigurd le Croisé (1872),

Poésies: Poèmes et Légendes (1870), Arnljot Gelline (poème épique) (1870).

DEUXIÈME PÉRIODE (1873-1910)

Contes: Nouveaux Contes (1894).

Romans: Magnhild (1877), Le Capitaine Mansana (1879), Poussière (1883), Les drapeaux flottent dans la Ville et le Port (1884), Sur le Chemin de Dieu (1889), Mary (1906).

Théâtre: Une Faillite (1874), Le Journaliste (1875), Le Roi (1877), Le Nouveau Système (1879), Leonarda (1879), Un Gant (1883), Au-dessus des Forces Humaines (1^{re} partie, 1883 — 2^e partie, 1895), Amour et Géographie (1885), Paul Lange et Tora Parsberg (1898), Laboremus (1901), Paa Storhove (1902), Daglannet (1904), Quand fleurira le Vin nouveau (1909).

Poésies: Cantate pour l'Université, Lumière, Les Vieux Chants d'Hiver, Poème à la Finlande (1895-1903).

Critique: Monogamie et Polygamie.

Brochures politiques: La Lutte constitutionnelle en Norvège (1881), La Crainte du grand nombre (1881), La Souveraineté du Peuple (1882).

Discours: Extraits de mes Conférences sur la République (1880), Discours pour la Saint-Olaf (1897), Pour la Fête du Drapeau (1899), Pour le prix Nobel (1903).

Traductions françaises des œuvres de Bjørnson

ROMANS: *Synnøve Solbakken*, traduction Fred. Baetzmann et Alph. Pagès (Tolmer, 1880; Gédalge, 1891); — *La Fille de la Pêcheuse*, traduction Ch. Bernard-Derosne (H. Geoffroy, 1894); — *Douce Fiancée* (H. Geoffroy, 1894); — *Le Chemin du Bonheur*, traduction Baron de Zeppelin (Société d'Édition française et étrangère).

THÉÂTRE: *Une Faillite*, adaptation française de Schurmann et Jacques Lemaire (Stock); — *Léonarda, Une Faillite*, traduction Aug. Monnier, préface de Maurice Bignon et Ernest Tissot (Grasillier, 1894); — *Le Roi, Le Journaliste*, traduction Aug. Monnier (Stock, 1901); — *Un Gant, Le Nouveau Système*, traduction Aug. Monnier (Stock); — *Amour et Géographie, Les Nouveaux Mariés*, traduction Aug. Monnier et A. Albène, préface d'Hugues Le Roux (Savine, 1896); — *Au-dessus des Forces Humaines* (1^{re} partie), traduction Comte Prozov; 2^e partie, traduction Lugné-Poë, traduction autorisée par Bjørnson (Editions de la Revue Blanche, 1901); — *Au-dessus des Forces Humaines*, traduction d'Aug-Monnier et Littmanson, préface d'Ernest Tissot (Stock); — *Laboremus*, traduction M^{me} Remusat (Editions de la Revue Blanche, 1901).

CRITIQUE: *Monogamie et Polygamie*, traduction Aug. Monnier et G. Montignac, préface d'Emile Faguet (Stock, 1897).

Pièces de Bjørnson représentées en France

Une Faillite, représentée le 8 novembre 1893 au Théâtre Libre (Antoine, directeur); — *Au-dessus des Forces Humaines* (1^{re} partie), représentée le 18 février 1894, le 14 janvier 1897, le 21 février 1901 au Théâtre de l'Œuvre (Lugné-Poë, directeur); — *Au-dessus des Forces Humaines* (2^e partie), représentée le 26 janvier 1897, le 28 février 1901 au Théâtre de l'Œuvre (Lugné-Poë, directeur).

Principaux ouvrages sur Bjærnsen



Le Drame Norvégien, par Ernest Tissot (Perrin, 1893) : — *La Littérature scandinave*, par L. Bernardini (Plon, 1894) ; *Les Révoltés Scandinaves*, par Maurice Bigeon (Grasilier, 1894) ; — *La Norvège littéraire*, par Jacques de Coussange (Michaud, 1909) ; — *Discours* au gala en l'honneur de Bjærnsen, 21 février 1901, « Au-dessus des Forces Humaines et l'Attente du Miracle dans la Société moderne », par Henry de Jouvenel (Editions de la Revue d'Art dramatique (1901).

= Aux Lecteurs =

de

" Portraits d'Hier "

Le vif succès avec lequel ont été accueillis les premiers numéros de " Portraits d'Hier " est pour nous le meilleur encouragement persévérer.

De tous côtés les félicitations nous sont parvenues. Nous sommes très sensibles à toutes ces marques de sympathie et nous nous excusons de ne pas avoir le loisir de répondre à chacun individuellement.

Aussi, confiants dans l'avenir et forts des concours manifestés, " Portraits d'Hier " sont heureux d'offrir à tout lecteur qui nous enverra son abonnement, à tout abonné qui nous fera parvenir de maintenant le montant de son renouvellement, les primes suivantes

Aux abonnés d'un an (6 francs), deux volumes à choisir dans la liste ci-dessous ; à ceux de six mois (3 francs), un volume.

Chacun de ces volumes étant vendu en librairie 3 francs, l'abonnement se trouve ainsi complètement remboursé.

Volumes Primes

Scènes de Courtisanes
par PIERRE LOUYS

La Colonne

Les Emmurés

Soupes

par LUCIEN DESCAVES

Littérature sociale

par M.-C. POINSOT

De la Vie et du Rêve

Idee et Réalité

par HENRY BAUER

La Torera

Maitresse de Roi

par JEAN DE LA HIRE

Le Miroir des Légendes

par BERNARD LAZARE

Les Florifères

La Camarade

En Anarchie

Leur Égale

Amant

par CAMILLE PERT

Les Couches profondes

par PIERRE VEBI

Bas-Bleus

par ALBERT C.

La Croyante

par JEAN PSICHA

En Marche

Notes d'une Frondeuse

Vers la Lumière

par SÉVERIN

NOTA. — Pour recevoir gratuitement les volumes primes, joindre 25 centimes par volume pour le port.

Les abonnements peuvent partir de n'importe quel numéro par lequel nous nous ferons un plaisir, afin de faire connaître notre publication, de faire parvenir gratuitement un numéro spécimen aux adresses que nos lecteurs voudront bien nous envoyer.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date due

CT

CE

0140 .P65
V0033 1910

BIGAULT, MAURICE DE
BJDERNSTJERNE BJOERNSON

1536199

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	03	09	12	16	17	5